

Du théâtre francophone en Ontario

Dominique Millette

Number 46, 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27748ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Millette, D. (1988). Du théâtre francophone en Ontario. *Jeu*, (46), 128–133.

du théâtre francophone en ontario

Le théâtre français au Canada, ça se joue aussi hors Québec — notamment en Ontario, où les francophones ont des racines profondes malgré leur position fortement minoritaire.

C'est justement cette sujétion au plus grand nombre qui aura le plus marqué la naissance du théâtre chez les Franco-Ontariens. L'assimilation à la culture majoritaire étant une menace constante, il fallait trouver moyen de la combattre. C'est au théâtre qu'est revenue la tâche d'éveiller les esprits.

Le théâtre a été à la fois instrument d'expression populaire et fer de lance de la culture en Ontario français. Il a donné l'occasion aux Franco-Ontariens d'exprimer en toute complicité les peines, les espoirs, les joies ou les amertumes de la vie quotidienne dans laquelle l'anglais est la langue du travail et de la routine, et le français celle de la détente, des fêtes... ou de l'impuissance.

Mais il a fallu attendre jusqu'à la fin des années soixante pour voir apparaître autre chose que le théâtre communautaire ou amateur, toujours très actif mais éphémère et peu orienté vers la création.

La relève étudiante contestataire, suivant de près l'affirmation de l'identité québécoise, tantôt s'y retrouvait, tantôt s'en voyait exclue. Ni québécois, ni anglophones, les jeunes Franco-Ontariens cherchaient un discours qui leur fût propre. Maîtres chez eux? Pas tout à fait : ils n'étaient même pas sûrs d'être chez eux tout court!

Le premier exemple d'une troupe de théâtre professionnellement francoprovenant ontarien a été le Théâtre du Nouvel-Ontario, à Sudbury — ville minière ayant servi de tremplin au groupe C.A.N.O. (Coopérative des artistes du Nouvel-Ontario) et au chanteur Robert Paquette. Le chef spirituel de C.A.N.O., André Paiement, était aussi écrivain et cherchait à publier et à faire jouer ses pièces. Le T.N.O. et, en fait, tout le théâtre que l'on pourrait qualifier de franco-ontarien depuis, sont nés de cette initiative, il y a quinze ans.

Une autre troupe, le Théâtre d'la Corvée, a pris racine peu après, cette fois à l'Est plutôt qu'au Nord. Poursuivant une mission «nationaliste» (régionaliste?) à la façon du T.N.O., la Corvée allait par la suite se donner une vocation plutôt sociale.

Avec le temps, ces deux «vénérables» théâtres se sont acquis un plus vaste public et se sont dotés d'une infrastructure plus complexe. Cependant, la Corvée est allée plus loin : finie la tournée, oui à la salle permanente, à une saison bien réglée, et même au théâtre de

répertoire international plutôt qu'à la création locale. Pour ce théâtre, le mandat de se donner par le théâtre une identité, suivant une dynamique culturelle axée sur l'ethnie et surgie pour ainsi dire d'un désert presque total de sources d'inspiration, a cédé le pas au désir beaucoup plus facilement réalisable (quoique moins noble) de gagner un peu d'argent.

Aujourd'hui, nos dix doigts suffisent amplement à compter tous les théâtres professionnels franco-ontariens qui desservent le marché adulte: il y en a exactement six, dont la plupart sont à l'est de la province, tout près de la frontière québécoise. À ce minuscule réseau se greffe celui du théâtre amateur et communautaire, dont les troupes ou les théâtres, surtout des centres culturels, sont répartis un peu partout à travers la province. Mais la création, l'expression même de «l'âme» franco-ontarienne, est le fait d'écrivains professionnels.

Parler de théâtre franco-ontarien, c'est toujours parler d'abord de ce qui se fait à Sudbury ou à Ottawa. L'apport créatif francophone de Toronto et du Sud, en général, est considéré négligeable. Pour quelle raison? À cause de la dispersion démographique des Franco-Ontariens, qui représentent, à l'Est et au Nord, environ 21% de la population, tandis qu'au Sud ils n'en constituent à peine que 3%.

Cet écart a certes des répercussions. À l'Est, quatre théâtres professionnels ont pris racine. En plus de la Corvée, le Théâtre Français du Centre national des Arts, le Théâtre d'la Vieille 17 (son nom est celui d'une route) et le Cabano présentent des spectacles. Ces deux derniers n'ont pas de salle permanente.



Les Rogers de Jean-Marc Dalpé, Robert Marinier et Robert Bellefeuille, une coproduction du Théâtre du Nouvel-Ontario et du Théâtre d'la Vieille 17. Un lien de plus entre le Nord et l'Est. Photo: Jean-Guy Thibodeau.

Une scène de *Inception* de Robert Marinier présentée au Centre national des Arts à Ottawa, en novembre 1983. Photo : Claude Philippe Benoit.



Le public de l'est de l'Ontario est partagé entre le centre urbain qu'est Ottawa et les milieux ruraux plutôt défavorisés. Dans la capitale, le mode de vie distingue celui des comtés de Glengarry-Prescott-Russell et celui des petites villes telles que Rockland, Hawkesbury et Alexandria. D'un côté, le Théâtre Français du C.N.A. vise un public national, diversifié. Les spectacles choisis puisent au répertoire classique ou contemporain ou proposent des créations. Les théâtres de la Vieille 17 et du Cabano produisent d'abord leurs propres créations, puisant au milieu dont ils font partie. La prolifération relativement importante des théâtres à l'Est dépasse les efforts réunis du Nord et du Sud. Question, surtout, de géographie.

Ottawa est un foyer artistique ouvert vers Montréal qui sert de carrefour pour le théâtre franco-ontarien. C'est d'ailleurs à Ottawa que se trouvent l'organisme de soutien Théâtre-Action, l'Université d'Ottawa, l'école secondaire artistique de La Salle et les éditions de l'Interligne, qui publient la revue culturelle *Liaison*.

Au Nord, seule la ville de Sudbury compte un théâtre professionnel. Celui-ci a toutefois été chef de file. Le public du Nord est éparpillé sur un territoire beaucoup plus vaste que celui de l'Est, et il est donc difficile de le rejoindre. Le Théâtre du Nouvel-Ontario fait beaucoup de tournée. La seule troupe communautaire bien ancrée est celle des Méli-Mélo de Kapuskasing, qui produit des spectacles depuis quatre ans.

Cependant, Sudbury est le centre d'une assez forte activité culturelle. C'est là qu'a été fondée la Coopérative des artistes du Nouvel-Ontario en 1971, regroupant artistes, musiciens, comédiens, écrivains et poètes. C'est à Sudbury également qu'est située la maison d'édition *Prise de Parole*, qui publie pièces et poèmes franco-ontariens, ainsi que la revue de création *Rauque*. La ville sert de base pour la Nuit sur l'étang et le Festival Boréal, où se produisent

annuellement musiciens et poètes. L'Université Laurentienne, de son côté, a souvent servi de point de ralliement pour les artistes franco-ontariens.

Au sud de la province, la région la plus peuplée, le pourcentage de francophones est non seulement faible, mais plusieurs ethnies différentes constituent cette francophonie. Toronto est en effet un carrefour où se côtoient Européens, Africains, Antillais et Québécois, outre les Franco-Ontariens «de souche».

Le Théâtre du P'tit Bonheur¹, à Toronto, dessert cette clientèle multiculturelle en offrant des pièces classiques, modernes, québécoises, et à l'occasion, des créations locales. Ce théâtre professionnel est à Toronto depuis 1967 et a occupé, de 1979 à 1986, une salle permanente à la Cour Adélaïde.

Bien que les Torontois francophones soient peu nombreux et dispersés comparativement aux autres groupes linguistiques importants, on en compte tout de même environ 50 000, ce qui permet au T.P.B. de faire de bonnes affaires.

Cependant, l'échange d'information entre les divers organismes du Sud est presque inexistant. La région dispose de très peu d'organismes de soutien, et ceux qui y sont établis ne réussissent pas à s'imposer de façon définitive dans leur milieu. Ceci n'est d'ailleurs pas surprenant et semble même inévitable.

Pour illustrer la différence des régions et son effet subséquent sur le théâtre, il est utile de jeter un coup d'oeil sur la création et les auteurs franco-ontariens. Seulement une vingtaine de pièces franco-ontariennes ont été publiées. Les mieux connues sont encore plus rares. Cependant, ces textes ont trouvé leur place, si petite puisse-t-elle paraître, dans l'évolution culturelle des Franco-Ontariens, de par le fait qu'ils reflètent souvent le milieu — géographique et social autant que politique — des auteurs. Au Nord, les grands espaces, les mines et les forêts, le roc sombre et isolé, les hivers interminables et le silence laissent leur empreinte sur la pensée. À l'Est, derrière les murs paisibles des villages, bouillonnait l'esprit contestataire, alimenté sans doute par la proximité de la province de Québec, mère et nourrice de l'expression française au Canada.

Les principales pièces franco-ontariennes, c'est-à-dire celles qui ont été publiées et font partie du répertoire d'une ou de plusieurs troupes, ont été créées au Nord et à l'Est. Il est d'ailleurs difficile de faire la distinction entre le Nord et l'Est quant à leur contribution respective au théâtre franco-ontarien. Les frontières se brouillent de plus en plus facilement de nos jours. Mais le Théâtre du Nouvel-Ontario a été incontestablement productif en ce sens. Au cours des années soixante-dix, on y a monté des pièces d'André Paiement telles que *Moé, j'viens du Nord*, *Stie, la Vie et les Temps de Médéric Boileau* et *Lavalléeville*, toutes inspirées du mode de vie du nord de l'Ontario. On empruntait également au folklore en racontant les aventures de Ti-Jean. Après la mort d'André Paiement en 1978, l'activité du T.N.O. allait ralentir. En 1980 cependant, un dramaturge nouveau, Robert Marinier, y présenta *Lafortune et Lachance*, puis *la Tante*.

Pendant ce temps, l'Est semble avoir pris la relève, avec l'aide de Brigitte Haentjens, de Jean-Marc Dalpé et d'autres. Sans avoir été inactive auparavant, la Corvée présentait *la Parole et la Loi*, création collective, et *Strip*. La Vieille 17, de son côté, montait *Hawkesbury Blues*,

1. Devenu aujourd'hui le Théâtre Français de Toronto. N.d.Lr.



Nickel, une «histoire d'amour sur fond de mine», écrite par Brigitte Haentjens et Jean-Marc Dalpé, et qui a constitué un souffle nouveau pour le T.N.O. Présenté au Studio du C.N.A. en mars 1984.

qui chantait les usines et la vie quotidienne de simples travailleurs. Entre-temps, Dalpé publiait et faisait jouer *les Murs de mon village*, affirmation des liens d'un peuple et rejet de l'assimilation anglophone et de l'anonymat urbain.

En novembre 1983, Robert Marinier, de Sudbury, était rendu à Ottawa où il présentait sa pièce *l'Inconception* au C.N.A. Inversement, en mars 1984, Brigitte Haentjens et Jean-Marc Dalpé quittaient Ottawa pour redonner un souffle au Théâtre du Nouvel-Ontario, à Sudbury, avec leur pièce *Nickel*. Alors que *l'Inconception* de Marinier visait une recherche brechtienne fort éloignée du souci de l'héritage culturel local, *Nickel*, histoire d'amour sur fond de mine, allait puiser encore une fois aux sources.

Récemment, la pièce *les Rogers* de Dalpé, Marinier et Robert Bellefeuille, coproduction du T.N.O. et du Théâtre d'la Vieille 17 avec l'aide du Théâtre Français du C.N.A., a encore resserré les liens entre le Nord et l'Est. De plus, la polémique soulevée par cette oeuvre² a été telle qu'on a boudé le T.N.O. (particulièrement le marché des écoles secondaires, et ce dans un circuit commercial très restreint où les écoles constituent un marché lucratif). Résultat : la coproduction d'oeuvres pour adultes se tourne vers l'extérieur, notamment vers le Québec, pour y trouver auditoire — et succès. L'enthousiasme qu'a suscité la tournée des *Rogers* à Montréal laisse sous-entendre que l'étroitesse des productions de théâtre pour enfants qui a jusqu'à ce jour nourri (et à peine) le maigre portefeuille des troupes ou des théâtres professionnels pourra enfin être dépassée par de nouvelles percées. D'ailleurs, avec le

2. La pièce, qui met en scène trois hommes qui parlent des femmes, à l'époque de la libération féminine, dans un langage assez cru, a fait scandale.

succès extérieur ne viennent pas seulement les nouveaux marchés, mais également le succès local. On se fait reconnaître à présent. Du moins, dans certains cas.

La création dans la région du sud n'est pas reconnue à travers la province, surtout à cause de sa rareté et du manque de contacts entre la métropole provinciale et les milieux beaucoup plus étroitement associés de l'est et du nord ontariens. Au Théâtre du P'tit Bonheur à Toronto, la création purement locale n'est pas privilégiée. Il aura fallu attendre jusqu'en 1984 pour que soit présentée une création proprement torontoise : *Fort Rouillé*. Cette pièce de Patricia Dumas racontait l'histoire des origines françaises de Toronto. Le T.P.B. présenta ensuite *De beaux gestes et Beautiful Deeds*, pièce bilingue de Marie-Lynne Hammond basée sur la vie de ses deux grands-mères, l'une anglophone, l'autre canadienne-française. Cependant, ni *Fort Rouillé* ni *De beaux gestes et Beautiful Deeds* n'ont été publiés jusqu'à présent.

Évidemment, il est encore trop tôt pour tirer des conclusions au sujet des influences ou du style. On a déjà fait des rapprochements entre la production théâtrale franco-ontarienne et le théâtre hispano-américain chicano, ou le «Bread and Puppet», axé sur l'intervention sociale. Mais le milieu théâtral professionnel en Ontario francophone est trop petit pour y déceler des «courants» stylistiques et thématiques. Comme l'explique John Van Burek, directeur artistique du T.P.B., ce dont on parle «n'est pas une vague, c'est une goutte d'eau».

dominique millette